

Le cinéma africain s'éclate

Durant dix jours, à Ouagadougou, capitale du Burkina-Faso, s'est tenu le Fespaco, le festival biennal de l'Afrique.

Il fait 40° à l'ombre, l'harmattan soulève des nuages de poussière rouge, l'ambiance évoque à la fois une fête de cinéma et le Comptoir Suisse. En ferveur populaire, ce festival est champion: 50 000 personnes — sans compter 10 000 qui n'ont pas pu pénétrer dans le stade — pour une gigantesque cérémonie d'ouverture. Des queues de 400, 500 mètres serpentent devant l'un des 17 cinémas de la ville (certaines salles de fortune se sont ouvertes pour l'occasion). Il y a plus de 200 films au programme et 1000 invités alors que la capacité hôtelière de la ville ne dépasse pas 700 lits, ce qui a posé quelques problèmes. D'autant que le centre de la ville est occupé par un immense marché où tous les commerçants du Burkina-Faso exposent et vendent tout ce que produit et consomme le pays.

La Suisse à Ouagadougou

Quelques rares films ont bénéficié, dans le passé, d'un appui helvétique. La Suisse figure au générique de deux longs métrages de la compétition, «Yaaba» (production Pierre-Alain Meier) et «Finzan» de Cheik Omar Sissoko (Mali), qui a reçu une contribution d'Helvetas pour sa dénonciation de la condition féminine en pays bambara, au Mali. La ville et le canton de Genève ont aidé à la production de «Nitt...ndoxx», de Gaï Ramaka, film sur des danses rituelles au Sénégal. Thelma Film (Zurich) a produit «Parlons, Grand-Mère», réalisé sur le tournage de «Yaaba» par Djibril Diop Mambety. Ce dernier court métrage, certainement le meilleur film du festival, révèle que l'auteur de «Touki Bouki», silencieux depuis seize ans, est le plus novateur des cinéastes africains. En information, deux documentaires suisses, «Pour écrire un mot» de Marti et Maertens, sur l'alphabétisation, et «La Capitale, Chronique de l'Ordinaire», de Luc Andrié et Denis Corninbœuf, portrait de Maputo, au Mozambique.

Cinéma et développement économique, tel était le thème de ce 11^e Fespaco. Dans l'optique des organisateurs, ça veut dire: «Utiliser le film comme moyen de conscientisation sur les aspects économiques du développement.» Depuis trente ans que l'on fait des films en Afrique, les réalisateurs ont souvent utilisé le cinéma dans un but politique, le vétéran Sembène Ousmane en tête («Borum Sariat», «Ceddo»...). Et des films dans cette veine, il y en a eu à ce Fespaco: «Le Camp de Thiaroye», du même Sembène et de Tierno Fathy Sow, «Zan Boko», dénonciation de la

ses pour une grand-mère sans famille dans un petit village du fond du Sahel. Ce film a obtenu de sérieux appuis financiers en Suisse et est déjà sélectionné pour les festivals de Cannes et de Locarno. Il y a aussi «Les Guérisseurs», de l'acteur ivoirien Sijiri Bakaba, comédie délurée qui brosse le portrait d'une grande ville qui s'appelle Katakaville et qui ressemble à Abidjan. C'est aussi un Henri Duparc, vingt ans de cinéma et un bon nombre de documentaires, capable de rire très finement de la polygamie. «Si je veux refaire un film, il faut bien que celui-ci marche», explique, l'air de s'excuser, ce réalisateur qui vient de battre tous les records de recettes en Côte-d'Ivoire.

Volonté de s'éclater, renouvellement complet des thèmes et surtout le choix d'une politique de production conforme au marché international, le cinéma africain amorce un grand virage. Une chose lui manque pour combler son bonheur: récupérer les circuits de distribution en Afrique. Dès lundi, les cinémas de Ouagadougou afficheront les vieux policiers français, quelques pé-

plums italiens des années cinquante, des dizaines de karaté et de comédies indiennes. ■

Yvan Stern



«Yaaba», d'Idrissa Ouédraogo

spéculation foncière à Ouagadougou, récompensé par le Prix de la Ville de Ouaga! Le réalisateur Gaston Kaboré, qui est aussi le secrétaire général de la Fédération africaine des cinéastes, la dernière structure entièrement africaine encore active dans le monde du cinéma, s'est également vu attribuer le Prix du meilleur scénario pour ce film, qui a intéressé un distributeur suisse et dont la sortie est prévue pour avril. Le grand prix de ce 11^e Fespaco, «Heritage of Africa», ressasse les méfaits de la colonisation au Ghana.

Mais ce filon «politique» n'est plus le seul représenté. Il y eut «Wend Kûuni», un superbe conte africain, il y a trois ans. Puis «Yeelen», de Souleymane Cissé, au succès considérable, puisant son inspiration dans la mythologie africaine. Il y a cette année «Yaaba», d'Idrissa Ouédraogo, racontant l'amitié de deux gos-